

Vampire titularis

Jean-Charles Victor était content, très content d'avoir réussi le concours, content de l'administration qui l'avait nommé en Alsace, content de la vie qui obéit aux désirs de chacun, ou presque.

Il gara sa grande voiture dans le petit parking du collège. Les mains vides et le cœur plein, il s'apprêta à dire son premier bonjour à l'établissement et aux établis.

Il présentait bien, Jean-Charles Victor, grand maigre aux yeux bleus, des cheveux clairs dressés perpendiculairement sur sa tête, des traits ni trop épais ni trop étroits. C'était un homme tout à fait présentable, bien rasé, habillé, repassé, ni trop jeune ni trop vieux, il avait trente-neuf ans séduisants. Il serra la main moite du principal

adjoint et la main molle du principal en énonçant ses trois prénoms dont un servait de nom de famille.

– Pouvez-vous m’indiquer le CDI? fut sa question innocente.

Le principal fit la moue. D’une voix faussement complice, il proposa d’accompagner son nouveau documentaliste. En chemin, le long des couloirs dignes des plus honorables maisons pénitentiaires, il se confia :

– Vous comprenez, je n’ai rien demandé. Nous n’avons pas besoin de documentaliste dans cet établissement. On se débrouille très bien. Mais ne vous en faites pas, nous allons essayer de vous trouver des occupations. Vous étiez certainement professeur de français, n’est-ce pas?

– Non, non, je n’ai jamais été prof..., répondit Jean-Charles sans ajouter de renseignements plus généreux.

Non, il avait fait des douzaines de métiers avant de postuler à l’Éducation nationale. Curieusement, tous ces métiers avaient un lien avec les livres. Il avait été imprimeur, relieur, libraire et

même éditeur. Malgré la faillite de chacun de ses « commerces », il persévérerait à aimer, plus que toute autre chose au monde, les livres.

Pour lui, les bibliothèques étaient de véritables temples dédiés au livre et il espérait créer dans ce collège rien de moins qu'une bibliocathédrale.

Devant une porte banale au fond d'un couloir lugubre, le principal sortit une clef de son énorme trousse.

– Vous comprenez, un CDI, c'est du superflu. Nous avons de vrais problèmes par ici.

Jean-Charles comptait sur un paradis. Il avait déjà un certain projet de planter un jardin intérieur pour transformer le collège en île tropicale. Quand on se trouve devant une porte, on est libre d'imaginer toutes sortes d'effets scéniques derrière. Il adorait visiter des appartements, à la recherche d'un espace habitable pour lui et ses livres. Il n'avait pas de femme, pas d'enfants. C'est que les livres prennent trop de place. Il n'aimait rien tant que de vivre parmi eux.

Mais dans ce CDI, il n'y en avait pas, de livres. Ni de meubles, d'ailleurs, ni même une

fenêtre. Il n’y avait que des piles de cartons. C’était, en effet, un cagibi noir qui faisait à peu près huit mètres carrés. Ce fut un tel choc, un revers tellement extrême, que Jean-Charles n’eut pas l’idée d’être déçu.

Il ne dit rien, il laissa parler le principal.

– Voici les manuels! dit celui-ci d’un ton autoritaire en montrant les cartons. Ça se passe la semaine de la rentrée. Les élèves font la queue et signent l’engagement de les conserver dans l’état d’origine. Il faut leur rappeler de les couvrir. Voilà! Votre première semaine est toute tracée. Après, on verra ce qu’on peut faire de vous.

Le principal avait l’air de trouver sa dernière phrase si hilarante qu’il émit un rire sonore, des «Har, har, har!».

Jean-Charles avait trois jours devant lui et il se mit au travail. Il rassembla des reproductions de couvertures, des phrases qu’il aimait bien: «*Un livre et tu vis plus fort*» ou «*Un livre en poche des ailes au cœur*», des portraits d’écrivains vivants ou morts.

Cette composition-collage-pense-bête, il l’ap-

porta chez un ami imprimeur qui fit le travail gratuitement, cédant, comme toujours, au discours de Jean-Charles, qui promit de payer le papier de sa pauvre poche après avoir touché un salaire.

– Tu comprends, il faut gagner sa vie, c’est sûr, mais il faut faire quelque chose pour l’humanité aussi. Tu es d’accord?

– Si tes mêmes sont l’humanité...

– Tout humain est l’humanité, et même les chiens.

– Et les chats!

– Et les vaches!

– Et ton principal!

– N’exagérons rien!

Le jour de la rentrée, il s’habilla comme d’habitude, tout en noir comme un jet d’encre dont on éclabousse le livre de la vie. Il mit sur ses épaules une cape rouge digne de Zorro, un chapeau genre Il-était-une-fois-dans-l’Ouest et des lunettes de soleil de starlette sur la Croisette. Ainsi masqué et en quelque sorte maquillé, il ouvrit sa boutique, grand registre de noms à l’appui.